



## L'HIVER 1956

Récit par Michel Daubet

On a eu la Sibérie à Floirac en 1956... Encore un coup des Russes, comme à Budapest.

C'était il y a cinquante ans, tout juste. En février, c'est dire si on a été pris par surprise ! C'est vrai, il y a bien le dicton : « l'hiver n'est pas bâtard, s'il ne vient pas tôt, il vient tard ». Mais, là, tout de même...en février, chez nous, ça sent déjà le printemps, c'est le moment où fleurissent les cornouillers du causse, nos mimosas à nous. Et d'ailleurs, un de nos dictons est formel : « Patronne, les cornouillers sont fleuris, les veillées sont finies ». S'il n'y a plus de veillées, c'est bien la preuve qu'il n'y a plus d'hiver non plus.

Là, alors que nous étions en pleine montée de sève, tout à coup, le vent se mit à « tirer du nord » et forçait pour devenir une bise glaciale, « *lou ven négre* » (le vent noir), qui vous traversait le corps. Le thermomètre commençait à avoir le mercure dans les chaussettes. La neige, qui devait être tapie pas loin, mit à profit un semblant de redoux pour nous tomber dessus en abondance. Elle rencontra un sol glacé qui lui plaisait bien, ils restèrent collés ensemble. Puis, quand nous fûmes bien emmitouflés de neige, le thermomètre reprit sa chute, pour être sûr de garder les précieux flocons, jusqu'à des moins vingt, moins vingt-cinq selon les endroits, et ceci pendant des jours et des jours. L'anticyclone de Sibérie était là, il ne voulait plus nous lâcher.

Alors que tout le monde, à part les communistes, redoutait le blitzkrieg de l'Armée Rouge, nous eûmes le blizzard.



Passés les premiers temps de la sidération, nous tentâmes de reprendre nos habitudes. L'abondance d'oiseaux était telle que nous nous précipitâmes sur nos lance-pierres. Oui, mais tintin pour extirper le beau caillou oblong, qui allait bien, du tas de gravier où il était collé comme un timbre-poste. Il fallait au moins une binette. Mon père, pour occuper les commis, décida de faire une tranchée dans l'enclos pour l'évacuation des eaux usées. Impossible ! Car nous avons désormais un permafrost indestructible. Il se résolut à les envoyer récolter des choux-raves à Pech d'Agude pour nourrir les vaches et les cochons, avec une pioche pour les arracher. Le reste du temps, ils faisaient un peu de bois mais avaient quasiment quartier libre.

Cela nous permit, avec Lucien Laval, de profiter pleinement de la situation. Nous nous résolûmes assez rapidement à nous lancer dans la dure mais trépidante vie de trappeur. La Dordogne, hélas, ne tint pas ses promesses. Elle charriait d'énormes glaçons qui se bouscuaient dans son lit mais ne nous offrit jamais une bonne banquise dans laquelle nous aurions pu faire un trou pour pêcher. Nous nous rabattîmes donc sur la terre ferme qui voyait passer des nuées d'oiseaux inconnus ou très rares dans nos contrées, comme les pinsons du Nord qui habitaient normalement sur des terres plus septentrionales et qui avaient dû décréter un sauve-qui-peut général, direction l'Equateur. Nous étions sur le trajet et ils passaient par grands vols ainsi que les grives musiciennes que nous appelions les tourds, ce qui se rapproche tout de même plus du nom latin « turdus ». Car, ici, voyez-vous, on a gardé nos racines latines et on est respectueux de l'étymologie.

Après une réflexion, rapide mais intense, nous décidâmes d'installer dans le jardin le grand crible rectangulaire qui servait à tamiser le gravier. La neige déblayée à cet endroit, on y mettait un peu de blé pour attirer les oiseaux. Le crible était maintenu soulevé sur un côté par un piquet auquel était attachée une ficelle qui allait dans les cabinets. C'était là, en effet, que nous avons établi notre poste d'observation et notre quartier général.

Il faut dire que les cabinets de cette époque, s'ils étaient dépourvus de chasse d'eau, avaient le mérite d'avoir des feuilles de journal pour les moments de creux et d'être spacieux et aérés. Par ce temps, on aurait bien aimé, d'ailleurs, que les planches fussent un peu plus jointives. On surveillait donc le piège à travers les fentes et l'on tirait sur la ficelle quand une volée d'oiseaux s'abattait sous le grillage. Mais ils étaient ainsi pris vivants, et il fallait s'en saisir. Nos tentatives en glissant la main sous le crible étaient vaines, les oiseaux en profitaient pour s'échapper dès qu'on le soulevait un tant soit peu. Lucien Laval décida donc de les estourbir, à travers les mailles du grillage, avec le poinçon de son laguiole. Peut-être qu'aujourd'hui la SPA nous en voudrait. Convenons qu'à cette époque, nous nous sentions plus proches de nos ancêtres magdaléniens que des écologistes, Mamère inclus. Le soir, à la veillée, nous plumions, plumions, plumions à n'en plus finir et ma mère faisait des pastis dans la tourtière en fonte, munie de pieds pour tirer la braise en dessous. On se régala...

Un soir, à la veillée, alors que nous étions tous en groupe, occupés à plumer autour de la cheminée, Pierrot Gréneyrie dit à Lucien Laval qui venait de déshabiller un beau verdier au gros bec : « je te parie cinq francs que tu le manges pas tout cru ! ». Lucien vit là une belle aubaine et, en plus, il n'était pas d'un naturel délicat. « Tope-là » dit-il et nous convînmes que le Pierrot donnerait les cinq francs à mon père qui devrait

juger si le pari était tenu. Ce qui fut fait. Lucien attaqua gaillardement le verdier, sans souci particulier pour les entrailles et les os qu'il broya sous ses molaires. Au bout d'un moment, malgré une intense mastication, les pattes et le bec, toujours dans la bouche, ne passaient décidément pas et faisaient même des tentatives pour s'échapper. Il parvint néanmoins à écluser les pattes. Mais pour le bec, rien à faire. Alors l'assemblée, magnanime, décréta que, tout de même, il avait bien gagné ses cinq francs. Il cracha le bec illico et empocha prestement le billet.

La vie quotidienne se déroulait de préférence dans la cuisine, là où il y avait du feu. Le matin, évidemment, il était éteint et il fallait être courageux pour le rallumer et réchauffer le café qui, dans la nuit, avait été pris par les glaces. Quand on se réveillait, dans les chambres qui n'étaient pas chauffées, la respiration formait un panache de buée qui se déposait en formant une petite gelée blanche sur le bord de l'édredon. Heureusement que nous sommes au pays du mouton et de l'oie. Grâce à eux, nous avons de bonnes couvertures piquées en laine et un gros édredon de duvet que le froid n'osait pas traverser. Le soir, un moment avant d'aller au lit, ma mère glissait la bouillotte entre les draps. On tombait donc dans un nid tout chaud et il suffisait de la pousser au fond pour se réchauffer les pieds.

Non... les seuls moments difficiles dans cette dure vie sibérienne, c'était pour se déshabiller le soir et se rhabiller le matin. C'est là qu'on perdait du temps en hésitations. Et la toilette, me direz-vous ? Eh bien, pour ça, nous étions bien décidés à attendre le dégel, patiemment.

Et puis un beau jour, le froid repartit comme il était venu, sans crier gare et sans explication. Les Soviets avaient dû le rappeler pour l'envoyer ailleurs. Nous parcourûmes alors nos jardins et nos champs pour mesurer l'ampleur des dégâts. Nos figuiers, dont les deux gros du fond du jardin, étaient cuits par le gel, et, surtout, les noyers, notre seule richesse, en avaient pris un coup. Si le froid était venu en janvier, ils n'auraient sans doute rien eu, mais là, en pleine montée de sève, certains troncs avaient éclaté. C'était le cas de notre gros noyer du Pré de Beyssen qui donnait ses trois sacs de noix et qui était ouvert de tout son long. Une fente assez large pour y passer la main. Un désastre, la perte de ce géant.



La neige a fondu, le froid est parti, les noyers ont été remplacés.

Par contre, les souvenirs sont restés et nous disent que le monde, lui, a définitivement changé. Alors oui, ce fut un bel hiver.

Michel Daubet